

teint, nous n'avons plus aucun intérêt à la prolongation de la lutte, bien au contraire. Plus nos armées s'activeront sur un pays épuisé, et plus aussi le prestige que nous avons pu recueillir au début de la campagne va en s'affaiblissant. Bien plus, nous avons à redouter tout ce dont une nation est capable dans un moment suprême d'efforts et de sacrifices.

Nous étions dans la haine entre deux peuples (le roi de Prusse ne le reconnaît-il pas lui-même dans son discours d'ouverture au Parlement fédéral ?) ; au lieu de travailler à amener une paix durable, et de soldats émancipateurs, réformateurs, que nous pouvions être au début, nous sommes devenus des envahisseurs. C'était, pour la gloire éternelle de l'Allemagne, le repos de nos familles et dans notre double intérêt politique et militaire, à Sedan, qu'il fallait faire la paix, au lieu de nous éterniser, dans un but égoïste, devant les murs de Paris.

On ne saurait le nier ; nous souffrons tout autant, si ce n'est plus, des maux de la guerre que les Français eux-mêmes soutenus comme ils le sont dans cette lutte suprême, par l'enthousiasme, la surexcitation du moment, le sentiment des sacrifices qu'exige le salut du pays. Nous n'avons devant les yeux que la triste réalité : des familles sans soutiens des maisons désertes, des veuves, des orphelins, des malheureux dont la charité publique devra prendre soin ; sans compter le fardeau matériel que la guerre nous impose, et qui est peut-être plus lourd encore pour l'Allemagne que pour la France. Il fallait cette guerre, disaient, pour souder l'union germanique, et le roi Guillaume, avant de ceindre la couronne impériale, devait venger l'Allemagne des maux qui lui a fait subir Napoléon 1<sup>er</sup>. Triste nécessité, que celle qui, pour la réalisation d'un plan politique doit commencer par faire le malheur de deux ou trois générations, et comme cette couronne, à laquelle se rattacheront tant de sanglants souvenirs sera lourde à porter pour le premier des empereurs de l'Allemagne nouvelle !

(Office de Publicité.)

Tours, 29 novembre.

M. de Kératry est arrivé à Tours ce matin.

L'ex-commandant en chef de l'armée de Bretagne a adressé à M. Gambetta la lettre suivante :

Angers, le 28 novembre 1870.

A M. le ministre de la guerre, à Tours.

Monsieur le ministre,

Par décret du 22 octobre dernier vous m'avez nommé commandant en chef des forces mobilisées des cinq départements de Bretagne. A cette date, rien n'existait encore. Grâce au patriotisme de mes compatriotes et au dévouement de tous mes officiers, le 22 novembre le camp de Conlie était créé et le 24 novembre, après avoir vu de vos propres yeux, vous exprimiez hautement à tous les coopérateurs de cette œuvre nationale votre plus vive satisfaction, dont vous m'avez renouvelé l'assurance le même soir, à la préfecture du Mans.

À la même heure, le Mans était menacé, l'aile gauche de l'armée de la Loire pouvait être débordée ; les troupes du général Fierch avaient été dérottées et fuyaient depuis Nogent-le-Rotrou jusqu'aux portes de camp. Vous fîtes un appel pressant à l'armée de Bretagne : 10,000 de ses enfants, malgré leur organisation incomplète, comptant plus sur leur courage que sur leur armement inachevé, me suivirent, le 24 novembre au matin, du camp de Conlie au bivouac d'Yvrée, et le 26 nous faisons une marche

de 31 kilomètres à l'ennemi. Mes braves volontaires marins traînèrent leurs pièces d'artillerie pendant douze heures de route ; l'ennemi venait d'évacuer, en toute hâte.

Les intérêts de la défense ne me permettent pas d'ajouter un seul mot aujourd'hui. Malgré les prières de mes troupes, je vous ai informé, le 27 novembre, que la tenue de vos ordres, conçus le 26 novembre, à Tours, à l'heure même où nous allions à l'attaque, me forçait, à tous égards, à résigner mon commandement.

Vous avez accepté le même jour ma démission, qui aura dû paraître aujourd'hui même à *Journal officiel*.

La douleur que j'avais d'abandonner l'armée que j'avais formée avec mon brave ami et ancien collègue, Carré-Kérissouet, qui a cru devoir me suivre dans la retraite, a été profonde ; mais elle ne me fait pas oublier mes devoirs impérieux.

Rentré dans la vie privée, j'ai retrouvé ma liberté politique, que j'avais aliénée complètement sous l'uniforme. En appelant mes concitoyens à la défense de la patrie, j'avais contracté charge d'âmes ; aussi j'ai l'honneur de vous annoncer que, dès que les événements vont me le permettre, je ferai traduire en conseil de guerre les hautes administrations de la guerre et de la marine ; du même coup, elles et moi nous comparaitrons à la barre du pays, et aucun des documents que j'ai sous la main ne sera écarté.

Agrez, monsieur le ministre, l'assurance de ma haute considération.

Comte de KÉRATRY.

P. S. — J'ai entre les mains les décrets et les arrêtés que vous avez signés comme ministre ; vous avez commis l'insigne faiblesse de les laisser tous protéger, cela par une administration dont M. de Loverdo est le véritable chef, et qui, pour tous les yeux clairvoyants, personnifie la trahison vis-à-vis de la France non impériale. Elle n'y a que vous qui ne vous en soyez pas aperçu, malgré mes avertissements réitérés et télégraphiés.

## Courrier de Tours

(Service particulier du Journal de Roubaix)

Tours, mercredi 30 novembre.

On me communique une lettre écrite à la date du 27 par un sergent major de l'armée de la Loire ; j'en extrais le passage suivant que je reproduis textuellement :

« Aussitôt mon arrivée au camp, il m'a fallu mettre sac au dos pour partir ainsi que tout le 13<sup>e</sup> corps.

« Nous nous sommes dirigés par un mouvement de conversion sur Chevilly. La Croix-Briquet, le château d'Auvilliers et Arthenay.

« Les Prussiens nous faisaient face ; ils n'ont pas tenu longtemps, et après une manœuvre de deux heures, ma compagnie qui était de première ligne de tirailleurs se trouvait en avant d'Arthenay, vers Paris. La marche en avant a été exécutée d'une grande vitesse, je dirai même avec rage, car c'est à qui veut se rencontrer avec ces gueux ! Enfin Arthenay est entièrement occupé par nos troupes.

« Autres nouvelles ; suis bien et écoute ; tu verras si l'armée de la Loire travaille.

« Avant-hier notre corps a surpris à Neuville les Prussiens en train de faire l'exercice. L'attaque a été brusquée et nous a donné lieu de travailler à la baïonnette. Près de 1,800 à 2,000 prussiens sont étalés sur le sol de cette commune.

« Hier, occupation de Toucy par nos troupes, qui nous ont relevé de 1<sup>re</sup> ligne. Elles ont surpris les troupes prussiennes en train de prendre leur repas. D'après les renseignements qui nous parviennent l'affaire serait très-importante ; grandes pertes pour les Prussiens ; on parle d'un certain nombre de pièces d'artillerie qu'ils ont dû nous abandonner, plus les prisonniers en bon nombre. . . .

« Le résultat de cette lettre que nos soldats ont battu les Prussiens le 25 près d'Ar-

thenay et le 26 ont occupé Toucy. Sur d'autres points des engagements sérieux ont eu lieu depuis huit jours, et le gouvernement persiste à ne donner aucune satisfaction à notre curiosité patriotique. Nous avons cependant le droit de connaître les bonnes et les mauvaises nouvelles, son silence sera toujours mal interprété.

Il y a deux jours le bruit courait que le gouvernement allait se retirer soit à Clermont-Ferrand, soit à Bordeaux ; aujourd'hui on disait qu'une partie des services de la guerre devait aller s'installer à Orléans. La vérité est que rien n'est changé ici et que les membres du gouvernement ne font pas de préparatifs de départ.

Un nouveau journal vient de paraître à Bruxelles.

Il s'appelle le *Drapeau*.

Quand nous aurons dit qu'il a pour fondateur M. Granier de Cassagnac, nous aurons fait connaître le degré de confiance et de sympathie qu'il peut inspirer.

Personne ici ne peut avoir oublié les injures et les menaces violentes que, pendant toute la durée de l'empire, M. Granier de Cassagnac a dirigées contre la Belgique, d'abord dans le *Constitutionnel*, puis dans le *Pays*, de triste mémoire. M. Granier de Cassagnac saisisait tous les prétextes pour attaquer personnellement ou pour faire attaquer dans son journal, de cette façon grossière qui était le signe distinctif de sa polémique, les institutions, le caractère, les mœurs et jusqu'à la nationalité du peuple belge. Il a écrit maintes fois que la Belgique n'était qu'un repaire de bandits, et il excitait sans cesse son impérial maître à s'en emparer.

Aujourd'hui M. Granier de Cassagnac ne se borne pas venir demander l'hospitalité à ce pays qu'il a tant insulté et menacé ; à l'ombre de ces institutions qu'il a vilipendées, usant de cette liberté de la presse qu'elles garantissent à tous — ce qui lui paraissait naguère une chose monstrueuse — il fonde à Bruxelles un journal dans le but de préparer la restauration, en France, de ce régime de liberté, d'honneur, d'honnêteté qui avait nom l'empire !

Soit ! ce n'est pas nous qui trouverions jamais mauvais que la liberté abrite et protège même ses plus grands adversaires. Les institutions belges se vengent des insultes de M. de Cassagnac en lui garantissant un droit qu'il a toujours dénié aux autres, celui d'exprimer librement sa pensée par la voie de la presse. Il en use, pour une piètre cause, il est vrai ; mais c'est son affaire. Il faut s'attendre seulement à retrouver dans le *Drapeau* ces airs de capitaine, cette audace de la contre-vérité, ces assertions ou ces démentis également effrontés auxquels le *Pays* a dû la réputation que chacun sait.

Dès son premier numéro, il en donne un exemple en publiant les lignes que voici :

« Plusieurs journaux ont reproduit, d'après le *Daily-Telegraph*, une longue conversation que le correspondant de cette feuille prétendait avoir eue avec M. le général Changarnier, et dans laquelle l'honorable général aurait porté un jugement au moins sévère sur les opérations de l'armée de Metz, ainsi que sur son chef, M. le maréchal Bazaine.

« Nous ne voulons apprécier à aucun degré les opinions attribuées par le correspondant de la feuille anglaise à l'honorable général Changarnier. Il nous paraît plus simple de nous en tenir à la pure vérité, en déclarant que la conversation rapportée est complètement imaginaire et apocryphe.

« Des informations directes, prises par nous aux sources les plus sûres, il résulte non-seulement que M. le général Changarnier n'a point exprimé sur les opérations

de l'armée de Metz et sur M. le maréchal Bazaine les opinions qu'on lui attribue, mais nous déclarons, sans crainte d'être démentis, qu'il n'a rien dit de tout au correspondant du *Daily Telegraph*, par l'excellente raison qu'il ne l'a même pas vu.

Qui ne croirait en lisant cet appel à « la pure vérité », cette affirmation de « renseignements pris aux sources les plus sûres », que le démenti est fondé ; il semble presque que M. Granier de Cassagnac ait reçu mission de M. le général Changarnier de protester en son nom contre l'opinion qui lui a été attribuée par le *Daily Telegraph*.

Eh bien, nous affirmons, nous, d'après des sources « beaucoup plus sûres » que celles auxquelles a puisé le *Drapeau*, que le jugement porté par l'illustre général sur les opérations de l'armée de Metz, ainsi que son chef, M. le maréchal Bazaine, est bien celui ramené par le *Daily Telegraph*. Nous ignorons si M. le général Changarnier a vu ou n'a pas vu le correspondant de ce journal ; c'est là un point fort secondaire ; mais que ce correspondant ait écrit ce qu'il avait entendu lui-même ou ce qui lui a été simplement raconté, son récit n'est pas moins exact. Il n'est personne, parmi tous ceux qui ont eu l'honneur de s'entretenir des événements de la guerre avec M. le général Changarnier, depuis son arrivée à Bruxelles, qui ne soit en mesure de l'attester.

Et puisque nous avons l'occasion de parler de l'hôte illustre qui est actuellement dans nos murs et qui, lui, n'a jamais témoigné pour la Belgique comme il n'y a jamais rencontré que les plus vives sympathies, pendant les neuf années qu'il y a passées, à la suite du coup d'Etat, ajoutons encore une chose : c'est que si, après la capitulation de Metz, il a reçu du prince Frédéric-Charles, comme témoignage particulier d'estime et de considération, l'autorisation de se rendre dans tel pays neutre qu'il lui convenait, cette autorisation toute spontanée n'a été le prix d'aucun engagement écrit ni même verbal. C'est ainsi, libre de tout engagement, que le général a choisi la Belgique où le rappelaient d'anciens souvenirs et de nombreuses amitiés.

(Indépendance belge.)

## LES ATROCITÉS PRUSSIENNES.

Sérailhac, 24 novembre.

Monsieur le rédacteur du *Français* :

Permettez-moi de vous communiquer le renseignement suivant, que vous jugerez peut-être utile de porter à la connaissance de vos lecteurs.

J'ai pu soumettre à un contrôle très-exact et très-sûr les détails donnés sur la conduite des Prussiens dans la commune des Ormes, près Orléans. De cette enquête résultent les faits suivants, que j'atteste sous la responsabilité de ma signature :

1<sup>o</sup> Le 12 octobre, le lendemain du combat malheureux à la suite duquel nos troupes évacuèrent Orléans, huit séminaristes attachés à une ambulance et six prêtres furent envoyés aux Ormes avec le curé de la paroisse, par Mgr Dupanloup, pour relever les blessés et enterrer les morts. Dans le nombre de ces derniers, ils trouvèrent deux habitants de la commune liés dos à dos et transpercés de balles. Ces hommes n'avaient pas combattu ; ils n'avaient pas été atteints par des balles égarées ; ils ont été froidement assassinés.

À leur passage les Prussiens ont pillé l'église, enfoncé le tabernacle, emporté les vases sacrés que le curé avait en la précaution de cacher, et qu'ils ont découverts. Ils ont en outre saccagé et dévalisé le presbytère.

2<sup>o</sup> Ils ont emmené comme prisonniers et expédiés en Prusse, sans alléguer aucun motif, huit habitants de la commune.

Je n'apprécie pas, je raconte ; mais il me sera permis, en finissant, d'exprimer le vœu que ces faits authentiques soient publiés dans tous les journaux et connus dans toute l'Europe. Ils sont le commentaire instructif des

déclarations répétées par lesquelles le roi de Prusse avait promis de respecter la vie, la liberté, les propriétés et les croyances des populations désarmées.

Agrez, etc.  
Aimé de MARCHÉ,  
Professeur à l'Université de Nancy.

On cite une parole digne d'être relevée et consignée dans l'histoire.

Une reconnaissance prussienne entrant à Chevannes, petite commune du canton de Ferrières, M. Perrony, vicillard de 80 ans, se trouve sur sa route.

« Où est l'ennemi ? lui crie le chef du détachement.

— L'ennemi ! répond en se redressant le courageux vicillard, c'est vous !  
L'histoire ajoutera que ces barbares l'ont tué !

## AVIS IMPORTANT

CONCERNANT LES PRISONNIERS DE GUERRE.

MM. DE GRAFFENRIED ET C<sup>o</sup>, banquiers, à Berne (Suisse), ont annoncé au chargé d'affaires de France, qu'ils se mettent à la disposition de nos nationaux, pour faire parvenir aux blessés et prisonniers de guerre en Allemagne les lettres et envois d'argent de leurs familles sans autres frais que leurs déboursés.

## Chronique locale & départementale

COMMANDEMENT SUPÉRIEUR DE LA RÉGION DU NORD.

ORDRE GÉNÉRAL.

Avant de remettre le commandement que j'exerce provisoirement au général de division commandant titulaire du 22<sup>e</sup> corps, je tiens à remercier les troupes et les officiers de tous grades du zèle et du dévouement avec lequel ils ont secondé mes efforts. Je tiens surtout à féliciter le 22<sup>e</sup> corps du courage et de la valeur dont il a fait preuve dans les divers combats livrés à Amiens. Après avoir repoussé l'ennemi dans les engagements du 24 et du 26 novembre, nous avons combattu toute la journée du 27 contre des forces doubles des nôtres. Nous leur avons infligé des pertes bien supérieures à celles que nous avons éprouvées, et si devant le nombre nous avons dû céder nos positions, notre retraite s'est opérée en bon ordre et sans être inquiétée.

Ces combats n'ont d'ailleurs pas été infructueux. Le 22<sup>e</sup> corps a retenu sous Amiens une armée de plus de 30,000 hommes au moment même où les armées de la Loire et de Paris entamaient une lutte décisive pour dégager notre héroïque capitale.

Les troupes peu nombreuses, mais si vaillantes de l'armée du Nord, impatientes de venger un échec mérité, ne retourneront pas inactives, elles vont de nouveau prendre part aux efforts de la France soulevée tout entière contre l'invasisseur qu'elle rejettera victorieusement hors de son territoire.

Le général de brigade, commandant par intérim le 22<sup>e</sup> corps.

FARRÉ.

Le préfet du Nord s'empresse de publier la décision suivante qu'il reçoit de M. le Ministre de la guerre :

Tours, le 29 novembre 1870.

D'après ma circulaire du 18 novembre, les gardes nationaux mobilisés, célibataires ou veufs sans enfants ayant appartenu à l'artillerie, sont rappelés au service dans cette arme.

J'ai décidé qu'il sera fait exception pour ceux de ces militaires qui, à la date d'au-

et attendit les bourreaux. Le reflet des lampes se trahissait, sur sa noble figure, d'autre sentiment que la pitié pour ses compagnons morts avant lui.

Les mains des sacrificateurs tombèrent sur ses épaules, et il ne tressaillit pas.

Tout à coup, un horrible sifflement sortit des bas-reliefs du ravisseur de Sita ; les statues des Typhons indiens s'agitèrent au flanc de la montagne, et une image de pierre avec des yeux vivants, étendit ses bras vers les sacrificateurs.

Une voix foudroyante fit entendre ces paroles :

« Prêtres de Siva, enfants du Lion de Dieu, serviteurs de Myhassor, suspendez le sacrifice ! Cette dernière victime appartient au dieu Soupramany-Samy, le second fils de Siva, qui a longtemps habité ce temple sous la forme d'un serpent. Sortez tous et laissez ici ce vivant profane. Le serpent Ananta demande son sang et sa chair. Enfants du Lion de Dieu, demain vous rentrerez tous ici, et vous passerez la nuit dans la prière et la contemplation.

Après avoir dit ces paroles, le simulacre de pierre referma ses yeux, roidit ses bras et son corps en reprenant son immobilité du bas-relief.

Les prêtres, les fakirs, les sacrificateurs, tous les Indiens témoins de ce prodige, souvent cités dans leur histoire, tombèrent la face contre terre, Elona

seul resta debout, les yeux fixés sur les statues du bas-relief, et les considérant avec une attention minutieuse et tranquille, pour deviner le sens naturel de ce prodige inouï. La sculpture colossale garda son secret.

La foule se retira lentement, précédée par les bourreaux et les prêtres, et tous, saisis d'une sainte terreur, traversaient les colonnades tête basse et les mains levées, murmurant les paroles mystiques qui apaisent la colère de Myhassor.

Le temple devint désert.

Elona, échappé à la mort par un inconcevable prodige, comprit que dans sa position désespérée il n'y avait pas d'imprudence possible, et que tout moyen était bon, avec l'aide de la Providence, pour chercher une issue de fuite et de salut. Le lacet des Taugs-était tombé à ses pieds, en effleurant son cou ; mais le labyrinthe de Doumar-Leyna l'étouffait dans ses inextricables étreintes de granit et l'enveloppait vivant auprès des cadavres de l'autel. Avant de se hasarder dans le dédale indien, il voulut examiner de près le bas-relief sauveur, et surtout la statue, qui ne montrait en ce moment qu'un torse immobile et des yeux éteints, mais qui, tout à l'heure, s'agitait avec des contorsions effrayantes et lançait des regards de flamme aux prêtres de Deera.

Il fit trois pas en avant et il s'arrêta.

« Oh ! se dit-il à lui-même, ceci est un rêve affreux ? Je crois veiller et je

dors ! ou bien, tout ce que l'on raconte des magiciens de l'Inde est vrai. »

La statue avait ouvert les yeux, et sa main faisait le signe qui veut dire : « Avancez encore. »

Une voix légère sortit des lèvres du simulacre de pierre, et dit :

« Comte Elona, éteignez les deux lampes. »

Elona, saisi d'un effroi nerveux, hésitait et n'obéissait pas.

« Éteignez les deux lampes, comte Elona, » répéta la statue.

Elona fit une réflexion fort naturelle et rapide comme la pensée :

« Même avec le secours de ces lampes, se dit-il, j'aurai de la peine à me guider dans ce labyrinthe qui devient rais-je si je les éteins ? »

— Alors, dit la statue, puisque vous refusez de vivre il faut que je sois imprudente comme vous. »

Ayant dit cela d'un ton sec, la statue s'éleva lestement par-dessus les reliefs, tomba sur les lampes et les éteignit.

Au même instant, une main vigoureuse saisit le bras d'Elona, et une voix lui dit à l'oreille :

« Laissez-vous guider et suivez-moi. »

Les ténèbres de la nuit sont la clarté du jour, auprès de l'obscurité qui plombait alors le souterain de Doumar-Leyna.

Elona suivit son guide étrange, marchant avec ses pieds et n'osant ni résister, ni penser, ni parler ; lui semblait qu'il venait de rendre le dernier soupir, et

qu'un démon le traînait aux enfers.

Le guide mystérieux marchait avec assurance et n'hésitait jamais, au milieu des ténèbres opaques qu'il fallait percer comme une montagne d'ébène, sans l'ombre d'un seul rayon.

Enfin, un point lumineux scintilla dans le lointain et s'agrandit insensiblement ; des groupes d'étoiles semblaient se lever sur les lèvres d'un gouffre noir, taillé avec symétrie, comme la porte d'un tombeau.

Le guide dit à Elona : « Restez-là, immobile, et attendez-moi ; » et il s'élança dans le corridor du temple avec une agilité peu commune chez les statues de bas-relief.

Elona le suivit des yeux et vit, dans un lointain vaporeusement étoilé, son ombre par la porte, se haussant et se courbant avec une souplesse féline, comme pour regarder ce qui se passait aux environs.

Quelques instants après, ils étaient tous deux hors du temple et sur une montagne voilée d'arbres, hors de l'atteinte des Taugs.

Respirons un peu ici, dit le guide. Maintenant, comte Elona, me reconnaissez-vous ?

— Non, dit Elona stupéfait, en examinant cet être inconnu et effrayant qui gardait encore la teinte du bas-relief, et qui ressemblait toujours à une statue ambulante, douée du regard et de la voix, par quelque artifice infernal.

— Ah ! vous ne me reconnaissez pas :

dit la statue ; comme. . .

— Oui, oui, maintenant votre voix vous fait reconnaître, dit Elona en serrant les mains de son guide ; vous êtes notre brave Nizam ! . . . Et pourquoi n'avez-vous pas été tous sauvés par vous ?

— Ah ! pourquoi ? . . . Certes, si j'eusse prévu que tout irait bien, je n'aurais pas attendu votre tour de sacrifice pour épouvanter les bourreaux. Mais j'avais de grandes craintes ; il me fallait une expérience comme celle-là pour me prouver que ces Indiens sont aussi stupides que leurs pères du temps d'Aureng-Zeb.

Oh ! lorsque je vous ai reconnu devant l'autel, lorsque j'ai vu la main du bourreau se lever sur le noble ami de mon noble sir Edward, j'ai mis la prudence en oubli, j'ai joué le tout pour le tout, comme dit le Français.

— Mais par quel miracle vous trouviez-vous là, mon brave Nizam ?

— Il n'y a pas de miracle ; je suis presque toujours là dans les moments graves, et ils sont très-graves, comte Elona. L'habitation est menacée. Les Taugs s'imaginent que Nerbudda renferme tous les chefs de l'armée anglaise et les Indiens renégats. Il faut vous dire que, depuis quinze ans, c'est toujours de l'habitation de Nerbudda que sont partis de grands coups. Aujourd'hui j'étais à mon poste de bas-relief pour l'heure du conseil ; et, mes renseignements pris, j'allais chanter ma chanson d'alarme sur un arbre de la terrasse de Nerbudda, ainsi que cela est conven-